

Au 143, rue Félix Pyat

Parc Bellevue

Histoire d'une copropriété à Marseille,
1957-2011

Textes et propos recueillis par

Marie d'Hombres et Blandine Scherer

REF.2C

éditions

Collection

Paroles & Histoire

*Des paroles du quotidien qui nous racontent
tout simplement l'Histoire.*

La collection « Paroles et Histoire » est consacrée aux témoignages de gens, pour la plupart anonymes, mais non moins spectateurs et acteurs de leur temps. Autour d'un thème, de lieux ou de pratiques sociales, chaque ouvrage de cette collection recueille leur récit de vie, écrit, réécrit et organisé avec le souci de préserver le regard qu'il nous apporte sur une époque, sur un passé encore perceptible. Tout en transmettant une mémoire si fragile, chaque ouvrage offre aux lecteurs un florilège d'existences au rythme d'une écriture où sonorités et émotions donnent du relief au vécu. Comme un flot qui s'assemble et s'égrène au gré des pages, ces paroles du quotidien nous racontent, tout simplement, l'Histoire, celle de notre société et de nos modes de vie.

Déjà parus :

UNE VILLE, CENT HISTOIRES

Vitrolles, quartiers des Pins, 1971-2007

DES GENS D'ICI

Mémoire des migrations à Port-de-Bouc

SOUS UN MÊME TOIT

Un groupe d'habitat social :

“Clovis Hugues”, Marseille, 1935-2009

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit est illicite. Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-918582-11-3

Juin 2012

© **REF.2C** éditions

www.editions-ref2c.fr

Des hommes et des murs

Lorsque ce matin, Hadidja rentre chez elle, elle entend des voix. Cela se passe dans la cuisine. Hadidja prépare tranquillement un plat à base de manioc et de poulet. Elle s'affaire en chantonnant. Elle est contente car, enfin, après dix années passées dans un taudis noir de saleté et de malheur, elle vient d'intégrer un logement entièrement rénové, doté d'une cuisine équipée et de pièces éclatantes. Elle plonge une cuillère dans sa sauce bouillonnante quand, soudain, des murmures, une voix à peine perceptible ! Interloquée, Hadidja relève la tête, interrompt son mouvement et le bruit cesse, replonge donc la cuillère et cela reprend, la retire il s'arrête, la plonge, il reprend ; c'est une sorte de *gromeleu*. « Serait-ce la fille de la voisine ? » se demande-t-elle. Dix minutes encore de ce petit jeu intrigant et Hadidja lâche tout, sort sur le palier, toque chez sa voisine. Elles se connaissent, même pays d'origine, enfants à l'école ensemble, appartement pourri tout en haut puis logement rénové ici, leurs histoires se ressemblent, alors lorsque celle-ci lui ouvre, Hadidja va à l'essentiel, lui parle de son plat, sa cuillère, du *gromeleu*, de sa manœuvre, et de la persistance du *gromeleu*. « C'est de chez toi ? » conclue-t-elle. La voisine dodeline de la tête de manière sceptique, toutes deux entrent dans son appartement, se dirigent dans la pièce adjacente à la cloison de la cuisine - c'est une chambre, elle est vide - écoutent un moment le silence ambiant puis décident d'aller ensemble dans la cuisine d'Hadidja. La voisine plonge la cuillère, *gromeleu*, la retire - fin du *gromeleu*, reprend son manège qui se poursuit sur le même mode, en regardant Hadidja qui commence à en rire d'étonnement et de frayeur. Certes, le murmure a des abords plutôt sympathiques, rien qui n'augure d'un maléfice, mais enfin quand même, ce n'est pas non plus très rassurant, il faudra faire venir ici un sorcier pour en découdre. En attendant, la voisine propose de changer de foyer, juste pour voir, elles éteignent donc la flamme, déplacent le plat, allument, plongent la cuillère et le *gromeleu* n'y est plus. « Voilà, conclue la voisine, si tu as peur, ton plat, tu le prépares sur ce feu... »

Alors Hadidja reprend sa vie, achève son plat et les jours suivants, évite soigneusement d'allumer le foyer suspect, si bien qu'au fil des jours, l'incident est presque oublié.

Une nuit, alors qu'elle est couchée, Hadidja est réveillée par un bruit de pas ; c'est un mouvement furtif qui la fait s'asseoir soudainement dans son lit. Persuadée d'avoir vu quelqu'un passer par l'embrasure de la porte de sa chambre, elle écoute, le cœur battant. Tout semble silencieux, mais si l'on prête l'oreille avec autant de soins que le fait Hadidja, l'on perçoit quelque chose de léger au fond du silence. C'est comme du mouvement, du mouvement et du murmure. Un *gromeleu* ? Hadidja a fait le rapprochement et son cœur bat de plus belle, elle n'a pas le choix, il faut prendre son courage à deux mains et aller voir sur place. Alors, silencieuse, elle se lève, doucement marche jusqu'à la porte, pénètre dans le couloir, s'interrompt un moment pour écouter. Il y a toujours le mouvement et le *gromeleu*, il vient de la cuisine et Hadidja avance à petits pas furtifs, de peur de l'interrompre, de peur d'une catastrophe.

...

Horreur ! Elle a désormais la cuisine dans son angle de vue et il y a là une femme, debout face à la gazinière, qui pousse son *gromeleu* tout en agitant une cuillère dans un plat qui mijote à l'endroit maudit. C'est une vieille dame au teint très clair, frêle, habillée d'une robe de chambre, pantoufles aux pieds, cheveux gris rassemblés en chignon, un sourire sur les lèvres et ce *gromeleu* qui s'échappe de ces lèvres.

Figée, Hadidja observe, écoute : le *gromeleu* semble être une chansonnette et la femme a plutôt l'air inoffensive, mais qui est-elle ? D'où vient-elle ? Elle ne l'a jamais vu ici, les dames blanches âgées sont peu nombreuses, on peut les compter sur les doigts de la main dans ce quartier...

Horreur ! La dame a tourné la tête et la regarde en souriant. Hadidja est tétanisée, incapable du moindre son, elle voudrait s'enfuir, mais la femme l'invite du regard. Elles restent là, un moment, à s'observer et Hadidja voudrait à la fois que l'instant s'éternise et qu'il cesse brutalement...

Oups ! Hadidja vient d'ouvrir les yeux, elle est allongée dans son lit. Elle écoute le silence, ne perçoit, au fond, que le ronronnement du réfrigérateur. Il n'y a personne. Il n'y a plus personne, se reprend-elle

et elle reste ainsi, pupilles ouvertes sur l'obscurité, à revivre, pas à pas, son voyage nocturne, cette dame, ce visage, cette chansonnette, si familiers. « Serait-ce une habitante de ce lieu ? Une ancienne ? »



Rassurez-vous, cette histoire est déliée, a priori, de tout rapport avec la réalité... Encore que, pourquoi cela n'arriverait-il pas ? Au sein de la cité Bellevue ou dans toute maison habitée par plusieurs générations d'habitants, ce genre d'événement ne surprendrait pas tant car les hommes imprègnent les murs et les espaces de leurs pratiques, de leurs humeurs comme de leurs odeurs. Lorsqu'ils s'en vont, s'échappent-elles aussi vite ? S'effacent-elles définitivement sous quelques coups de pinceaux et la remise en état des fils électriques ? À Bellevue, certains pensent le contraire, ils affirment même que c'est un endroit hanté par son histoire et sa genèse, que seule la destruction des murs rendra de nouveau vierge.

Car le 143 de la rue Félix Pyat a toujours été, depuis son origine, un lieu « à gens », comme on dit de certains hommes qu'ils sont « à femmes ». Les huit cent appartements, constamment habités depuis cinquante ans, ont vu défiler tant et tant de familles, de personnages aux origines et aux histoires diverses. Le lieu est relativement jeune et pourtant riche d'une expérience de vies humaines, dont le seul point commun est une histoire migratoire, qu'elle se réfère à la génération des habitants, à celle de leurs parents ou de leurs grands-parents. À Bellevue, plus qu'ailleurs, les gens ont défilé, beaucoup sont partis, d'autres sont restés, certains y ont grandi, certains sont devenus propriétaires, certains ont changé d'appartement et de bâtiment, certains sont allés s'installer à proximité, certains sont devenus locataires HLM, certains ont vécu des années dans des espaces d'une insalubrité totale, certains ont utilisé le quartier et les appartements pour du commerce illicite, certains ont quitté les lieux puis sont revenus s'y installer. Le lieu en est devenu une sorte d'auberge espagnole, les gens passent et s'attachent. Ils aiment et détestent ce quartier, rêvent et refusent de le fuir, éprouvent haine et amour tout à la fois.

Ainsi, Bellevue est ambivalente. Pour un certain nombre d'habitants, la cité est un village : tout le monde se connaît, se voit grandir et vieillir, les voisins deviennent des amis, les petites histoires et les rumeurs circulent sur les uns et les autres ; les jeunes adultes aiment flâner ou revenir dans le

quartier pour discuter au coin du snack ; les femmes s'échangent des services, les plus âgés chérissent l'appartement qui les a abrités tant et tant d'années. Bellevue est un microcosme, un cocon.

Pour autant, ce lieu est aussi le fruit d'une histoire douloureuse, liée à l'exil et à la misère, surtout depuis vingt ans. Elle a accueilli tant de personnes n'ayant d'autre choix que de venir ici et ce dans des conditions tellement innommables que certains ne peuvent qu'éprouver malaise et dégoût à son évocation. Car la misère attire bien des mauvais esprits : propriétaires mal intentionnés assoiffés par l'occasion de se faire un max de pognon, trafiquants en tout genre séduits par l'absence de contrôle dans ces immeubles maudits... L'histoire de la belle a tourné rapidement, il a suffi de chômage, de départs, d'achats d'appartements de la main à la main, d'une certaine complaisance institutionnelle à l'égard de propriétaires malveillants, de l'arrivée de familles très pauvres, de la défection des syndicats sur des services minimum comme l'enlèvement des poubelles et l'entretien des espaces extérieurs. Il a suffi de quelques conjonctions de faits et en peu de temps, Bellevue est devenu lieu maudit, lieu pourri, lieu répugnant, lieu de trafic, lieu de transit, lieu ghetto. Une sombre réputation qui colle encore aujourd'hui à la peau des habitants.

Cette histoire paradoxale débute dans les années 1950, alors que les souvenirs douloureux de la guerre s'estompent, chacun s'attelant avec cœur à l'avenir, car il faut désormais construire et produire, rendre à la France son honneur et à l'empire colonial son charisme.

Toutefois, depuis quelque temps, l'empire vacille. Outre-mer, des mouvements sociaux éclatent au Maghreb, en Indochine, à Madagascar et dans toutes les colonies africaines. Les peuples « indigènes » se soulèvent, réclament le droit à l'autodétermination, demandent leur indépendance, parfois avec violence. Déjà fragile, la Quatrième République s'enlise dans des conflits interminables, appelant ses ressortissants à faire preuve de vigilance face à la montée du terrorisme et de l'insécurité. Ceux-là, d'origine métropolitaine, italienne, maltaise ou espagnole, se sentent pourtant chez eux ; ils vivent ici depuis une ou deux générations, n'ayant de leur région d'origine qu'un lointain souvenir ou des bribes de légende. Or les voilà bousculés, forcés de se cloîtrer chez eux, voire d'imaginer une solution de repli vers la métropole...

Promptes à tirer avantage d'une situation si délicate, quelques sociétés immobilières se saisissent de l'opportunité, sentant le vent mauvais qui

tue à petit feu le travail industriel local et la brise prometteuse qui émane du marché du bâtiment. Elles se lancent dans des campagnes de presse : à Marseille, construction d'immeubles de standing, des appartements de type 3 à 4, vue magnifique, commodités, ascenseurs, l'ensemble à deux pas du centre-ville, il suffit d'acheter sur plan, de verser quelques sous et c'est à vous dans deux ans. Pour les familles inquiètes de leur avenir, l'affaire peut être une aubaine, l'occasion d'un pied-à-terre à Marseille, ville aux parfums de Méditerranée, dont le rythme, le climat et les odeurs se rapprochent de ses voisines du Sud.

Nous voici embarqués dans une histoire qui tranche avec celle qui caractérisait jusqu'à présent le quartier. Celui-ci sort de son identité italo-corse pour accueillir de nouvelles figures : les rapatriés d'Indochine, de Tunisie, puis d'Algérie qui affluent au fur et à mesure des indépendances. Après un siècle de migrations italiennes et européennes, le troisième arrondissement emprunte la route du Sud.

Ainsi commence la vie du 143 de la rue Félix Pyat. Fascinés par la taille de la copropriété, la beauté des immeubles et le foisonnement de verdure dans ses jardins, les habitants de Saint-Mauront voient affluer d'un œil méfiant ces nouveaux exilés du sud, lesquels ont la chance d'être propriétaires, lesquels décident pourtant de quitter leur appartement quelques années plus tard pour le louer à de nouveaux arrivants, lesquels s'en iront eux-mêmes un peu plus tard, les murs accueillant de nouveaux locataires, parfois dans de bien curieuses conditions.

Ce livre retrace l'évolution des habitants et des murs. Pour les premiers, l'histoire se nourrit de récits d'hommes et de femmes d'âges, d'origines et de périodes d'installation différents, ceci afin de donner à voir la diversité des points de vue et des manières de vivre à Bellevue, en fonction des statuts occupés au sein de l'appartement, du quartier, de la ville ou de la société.

Les seconds - les murs - ont une histoire particulière : au départ, ils font corps avec ceux qui les possèdent et les habitent, mais très vite, une dissociation apparaît, certains propriétaires quittant et louant leurs biens, ce qui engendre des distinctions de statuts et de rapport au bâti au sein de l'ensemble : propriétaires bailleurs, propriétaires occupants, locataires. De plus, la copropriété est conçue à ses débuts comme une société anonyme, composée d'actions donnant droit à l'usage d'une partie du bâtiment. Or ce modèle juridique causera par la suite bien des déboires, d'une part en

facilitant les transactions de logements, d'autre part en bloquant les nombreuses procédures intentées par la Ville et les pouvoirs publics pour intervenir dans cet espace et ce, jusqu'au plan de sauvegarde, qui fit connaître en France le problème des copropriétés dégradées et de Bellevue en particulier. Ainsi, très vite, les murs vacillent. Maltraités par ceux qui les possèdent, ils se vendent en deux temps trois mouvements et sont loués sans grande attention ; ils ne sont pas entretenus, se délabrent, sont squattés. En fonction des statuts des habitants, ils endossent le rôle de source de revenu, d'abri sommaire par défaut ou de réel « chez soi », plus rare quoique toujours très présent chez les propriétaires occupants. En donnant à voir l'évolution des bâtiments de la copropriété Bellevue, ce texte met ainsi en exergue l'histoire des grands ensembles privés en France, les difficultés rencontrées par ces grandes copropriétés en termes de gestion et les outils pensés par les pouvoirs publics pour intervenir dans ces espaces. Pour cela, il prend appui sur des témoignages d'acteurs institutionnels et sociaux intervenus dans le cadre de leur emploi. Le cœur de cette histoire est celle du premier plan de sauvegarde, entre 2000 et 2005, qui fut l'aboutissement, après des années de labeur, d'une initiative visant avant tout à modifier le fonctionnement d'un quartier qui vivait alors de multiples trafics.

Afin de compléter les dires des uns et des autres, nous avons également fait des recherches d'archives et d'articles de presse qui permettent de contextualiser les témoignages et de mieux saisir l'image extérieure du 143, rue Félix Pyat.

Comme les autres livres que nous avons écrits sur Vitrolles, Port-de-Bouc et Marseille, l'histoire mêle témoignages de personnes et textes de notre cru qui visent autant à éclairer les propos qu'à donner à imaginer et penser les cadres sociaux dans lesquels s'inscrivent les récits.

Nous remercions l'ensemble des personnes qui ont accepté de nous ouvrir leur porte et de nous livrer leur témoignage, souvent avec une grande générosité, ainsi que tous les partenaires du contrat urbain de cohésion sociale - Ville, ACSE, Région, Département - qui ont soutenu ce projet.

Les images présentées dans ce livre au fil des pages et dans le cadre des cahiers photos ont trois origines, certaines sont de l'association Récits, d'autres de Version 5 - Jean-Pierre Bigue - qui possède un fond très important, d'autres encore d'Elisabeth Lebailly qui travaille actuellement sur le parc avec les Compagnons Bâisseurs. Tous deux ont mis gracieusement à disposition leurs photographies pour ce livre et nous les en remercions.

Sur ce, nous vous souhaitons une bonne lecture !

Marie d'Hombres, septembre 2011

Table des matières

Préambule

Des hommes et des murs

Première partie

30 ans de parc privé, une succession de familles

Chapitre 1 - Les débuts de l'histoire

Avant les immeubles...

1957, les actualités

Marseille à la fin des années 1950 : le grand boom

La construction du parc Bellevue

Premiers propriétaires : des Marseillais, des rapatriés

1957 : *Acheter sur plan*

Pieds-noirs d'Algérie

Premiers locataires, des familles immigrées

Les travailleurs algériens et leur famille

Les travailleurs tunisiens et leurs familles

Jæ : Du groupe au parc Bellevue ; avoir son chez soi

Chapitre 2 - Le parc par lui-même, 1960-1980

1967-1977, les actualités

Marseille métamorphosée : du béton et des hommes

Grandir au parc Bellevue - l'école des années 1970

L'école de la réussite

Le racisme

Plumier et tablier

La guerre des boutons

La rue était un terrain de jeu

Années 1980, les jeunes issus de...

Grandir dans la mixité

Vivre jeune au parc

Partir

Une éducation interculturelle : la découverte de l'altérité

Amina, 1962 : le Paradis

Chapitre 3 - Les populations se succèdent

1987, les actualités

De Marseille à Bellevue, de nouveaux visages

1980-1990 : L'immigration et son discours*Une cité de transit**Pousse-toi de là que je m'y mette**Bagdad, Bosniaques et racontars***Les derniers arrivés***En 1985, il m'a envoyé le billet**Préparation de mariage**Les Français vont à Mayotte et moi je viens ici**Le parcours du combattant**Depuis toute petite, on me dit que je vais venir***Deuxième partie**

l'intervention des pouvoirs publics

dans un espace privé

Chapitre 1 - La dégradation

1997, les actualités

Bellevue 1990-2000, une réputation*Les balbutiements de la Politique de la ville**Gardien**La chute**Les premiers pas des pouvoirs publics : la ZEP, années 1980**L'embellie Mitterrand***Chapitre 2 - De la nécessité d'intervenir****Les outils du public en espace privé :****glossaire à l'usage des amateurs***Une usine à gaz administrative et opérationnelle**Inciter les propriétaires à faire des travaux...**Et s'ils ne veulent pas, les obliger...**L'impasse juridique : une société par actions**De la copropriété au logement social**Politique de la ville***Chapitre 3 - La réhabilitation : le premier plan de sauvegarde****Appel à volontés et subsides pour projet ambitieux***Dédensifier le parc**L'ascenseur de Monsieur Fortin**Ingrédients de la cohésion sociale**Le projet de démolition*

Marseille Habitat concessionnaire

Le bâtiment A - la Logirem

Un gardien est indispensable

Une expérience inoubliable

Amina, 1962 : le Paradis

Troisième partie

Félix Pyat aujourd'hui, les paradoxes

Chapitre 1 - Un second plan de sauvegarde

Du premier au second plan

Le 143 et sa ville

La Politique de la ville, un regard global

On a réussi à remettre un peu d'ordre

La réhabilitation a permis d'éviter la catastrophe

Vers une gestion normalisée des logements

Comment toucher les gens ?

Bâtiment B : expropriations et travaux

Chapitre 2 - Bellevue 2010, les paradoxes

2007, les actualités

Acteurs du quotidien

Les petits bâtiments : conseils syndicaux en lutte

Logirem : une gestion au quotidien

Marseille Habitat bailleur social : Les bâtiments C14 et B

Les compagnons

Rester militant

Dépasser l'intérêt personnel pour du collectif

Bellevue 2010 - Au diable la réputation

Conversations sur la réputation

Si c'est chaud, au moins on n'aura pas froid

Qu'on soit Noir, Arabe ou de Félix Pyat

Regards d'habitants : les paradoxes Félix Pyat

L'habitude

Casser le lieu qu'on habite, c'est inadmissible

On fait tout ensemble, on s'entraide...

Je connais ici tous ceux qui ont grandi avec moi

Une partie c'est toi, une autre ton environnement

On est chez nous mais ce n'est pas à nous

Issan Hamadi Noro, 1983 : un quartier en or

Table des matières